

Dilthey et l'empirisme psychologique

Arnaud Dewalque, Université de Liège

Je m'intéresserai ici à une portion délimitée de l'œuvre de Dilthey, à savoir la période qui s'étend de l'*Introduction aux sciences de l'esprit* (1883) aux *Idées à propos d'une psychologie descriptive et analytique* (1894). Durant cette décennie au moins, la contribution de Dilthey à l'étude des sciences historiques s'articule autour de deux idées centrales : d'abord les sciences historiques font partie des sciences de l'esprit, par opposition aux sciences de la nature, ensuite les sciences de l'esprit sont fondées sur la psychologie et non sur les mathématiques. Une conséquence directe de cette manière de voir est que les sciences historiques sont fondées sur la psychologie. Comme l'écrit Dilthey dans ses cours à l'Université de Berlin – où il avait succédé à Rudolf Hermann Lotze en 1882 –, la psychologie est la « science fondamentale » (*Grundwissenschaft*) au sein des sciences de l'esprit¹. La même idée est défendue dans les conférences de 1894 sur la psychologie descriptive : le projet poursuivi là par Dilthey est précisément celui d'une « fondation psychologique des sciences de l'esprit »².

Dans les pages suivantes, je propose quelques réflexions en vue de clarifier ce projet. Que faut-il entendre au juste par « fondation psychologique des sciences de l'esprit » ? Quelle est la principale motivation en faveur de cette idée ? Et quelles sont les principales difficultés qu'elle soulève ? Ma suggestion est que le projet diltheyen peut être rapproché d'un certain programme épistémologique que j'appellerai l'*empirisme psychologique*. L'hypothèse qui se trouve à la base de l'empirisme psychologique est la suivante : l'expérience interne, psychologique, est la source des concepts au moyen desquels nous pouvons penser et connaître le monde³. Par expérience interne, il faut entendre l'expérience que nous avons de nos propres états mentaux, la *conscience* de notre propre vie psychique. L'épistémologie basée sur cette hypothèse peut être qualifiée d'empiriste

¹ Voir, e.g., W. Dilthey, « Psychologie » (1883-84), dans *Psychologie als Erfahrungswissenschaft*, 1. Teil : *Vorlesungen zur Psychologie und Anthropologie*, dans *Gesammelte Schriften* (désormais cité *GS*), Bd. XXI, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1997, p. 200 ; « Psychologie als Erfahrungswissenschaft » (1885/86), *ibid.*, p. 253.

² W. Dilthey, « Ideen über eine beschreibende und zergliedernde Psychologie » (1894), repris dans *Die geistige Welt*. 1. Hälfte : *Abhandlungen zur Grundlegung der Geisteswissenschaften*, *GS V* (8^e éd. 1990), p. 139.

³ D'après la version non restreinte de l'empirisme psychologique, tous les concepts sont empiriques et tous proviennent de l'expérience interne. D'après la version restreinte, tous les concepts sont empiriques et certains ne proviennent pas de l'expérience interne (*i.e.*, certains ont leur source dans l'expérience *externe*). Cette distinction ne m'occupera toutefois pas ici.

dans la mesure où les concepts métaphysiques et scientifiques pertinents sont tirés de l'expérience. Cela ne signifie pas qu'ils seraient acquis à la faveur d'expériences répétées, qu'ils seraient le fruit d'une histoire causale (d'une genèse). L'idée est plutôt que, pour tout concept sensé *F*, il y a – postulent les partisans de l'empirisme psychologique – une expérience de *F* qui en fixe le sens. Il s'agit toutefois d'un empirisme d'un genre particulier, dans la mesure où l'expérience en question est l'expérience interne, soit une expérience qui se produit sur le terrain psychologique ou mental.

Historiquement, une version d'empirisme psychologique peut être attribuée à Franz Brentano et Carl Stumpf⁴. Reprenant à son point de départ ce que Kant avait appelé le « problème de Hume », ces auteurs ont entrepris de démontrer l'origine empirique des concepts fondamentaux de la métaphysique : substance, causalité, nécessité, etc. À cette fin, ils ont postulé, d'abord, que nous faisons l'expérience de la substance, de la causalité, de la nécessité, etc., ensuite, que cette expérience était principalement une expérience interne, relative à nos propres états mentaux⁵. Partant, le programme d'élucidation des concepts métaphysiques n'est pas réalisable, selon eux, sans analyser les phénomènes psychiques donnés dans l'expérience interne. Dans ses cours de la fin des années 1880, Brentano a attribué cette analyse à une branche spéciale de la psychologie, qu'il appelle la « psychologie descriptive » (*deskriptive Psychologie*) ou la « phénoménologie procédant par description » (*beschreibende Phänomenologie*)⁶.

Ma conviction est que la propre psychologie descriptive de Dilthey est au service d'un projet épistémologique comparable en ce qui concerne les sciences de l'esprit. Son ambition prioritaire est de fixer le sens des concepts relatifs au monde socio-historique en remontant à leur source dans l'expérience. De manière importante, ces concepts sont décrits par Dilthey comme des « concepts psychologiques de second ordre » (*psychologische Begriffe zweiter Ordnung*). Clarifier ces concepts implique de les rapporter aux « concepts psychologiques de premier ordre » correspondants⁷. Or, il semble que cette distinction entre concepts psychologiques de second ordre et de premier ordre ne signifie au fond rien d'autre que ceci : les concepts qui nous servent à penser le monde socio-historique (PERSONNE, FINALITE, etc.) ont leur source, ultimement, dans l'expérience que nous avons de notre propre vie psychique. C'est seulement

⁴ Voir F. Brentano, « Philosophie scientifique et philosophie des préjugés », trad. fr. A. Dewalque, dans *Philosophie* 119 (2013), p. 5-32 ; C. Stumpf, *Erkenntnislehre*, Bd. I, Leipzig, Barth, 1939, § 2-10.

⁵ Brentano et Stumpf défendent au moins la version restreinte de l'empirisme psychologique en ce sens qu'ils préconisent de combiner l'analyse de l'expérience externe avec celle de l'expérience interne. Récemment, Uriah Kriegel a introduit, sous le titre d'« empirisme introspectif », une variante non restreinte appliquée aux concepts métaphysiques de substance, propriété et causalité. Cf. U. Kriegel, « L'empirisme introspectif : un coup d'œil sous le voile des phénomènes », trad. fr. A. Dewalque, dans *Philosophie* 124 (2014), p. 53-79.

⁶ F. Brentano, *Deskriptive Psychologie*, Hamburg, Meiner, 1982, p. 129 (leçon de 1888/89) ; trad. fr. A. Dewalque, *Psychologie descriptive*, Paris, Gallimard, à paraître.

⁷ Cf., e.g., W. Dilthey, *GS XXI*, p. 200 et 254.

secondairement qu'ils sont transférés au monde extérieur. Bien qu'elle demande de plus amples développements, cette idée suggère déjà que le projet d'une fondation psychologique des sciences socio-historiques peut être interprété, plausiblement, comme une version d'empirisme psychologique⁸.

Après un préambule destiné à planter le décor, j'épinglerai quelques témoignages textuels qui me semblent plaider en faveur d'une telle interprétation, puis j'examinerai succinctement deux objections soulevées contre le projet de Dilthey. La première provient des néokantiens de l'école de Bade (Wilhelm Windelband, Heinrich Rickert). Elle consiste à dire que la psychologie descriptive ne peut assumer une tâche fondationnelle qu'à la condition d'être une théorie des valeurs, donc finalement autre chose qu'une psychologie. Cette objection ne me semble pas trop difficile à écarter et je suggérerai qu'elle soulève, en tout cas, plus de difficultés qu'elle n'en résout. La seconde objection qui retiendra mon attention est plus sérieuse. Elle provient de Brentaniens comme Carl Stumpf et Oskar Kraus, ainsi que, plus notablement, du collègue de Dilthey à Berlin, Hermann Ebbinghaus. Selon ces derniers, l'erreur fondamentale de Dilthey est d'avoir étendu la sphère des données phénoménales à la « connexion de la vie » dans son ensemble. Cette difficulté me semble profonde et son examen, même succinct, me paraît instructif. Je suggérerai toutefois qu'elle n'est pas rédhibitoire et que l'empirisme psychologique, dans son principe, reste une approche attractive et prometteuse.

1. La voie psychologique

Le contexte dans lequel s'inscrivent les recherches de Dilthey sur les sciences historiques est marqué par ce que l'on pourrait appeler un « tournant épistémologique » en philosophie de l'histoire⁹. Le point litigieux à l'origine des débats se ramène à la question suivante : la psychologie peut-elle être considérée comme le fondement des sciences de l'esprit, c'est-à-dire des sciences de la société et de l'histoire ? Si oui, à quelles conditions et dans quelles limites ?

Ces deux questions ont profondément divisé le paysage philosophique de l'époque. D'un côté, certains auteurs, comme Carl Stumpf, le diltheyen Max Frischeisen-Köhler ou l'ancien élève de Benno Erdmann, Erich Becher, répondent par l'affirmative : *oui*, la psychologie est la discipline fondamentale des sciences de l'esprit, comme la physique ou la mathématique est la discipline fondamentale des sciences de la nature. D'autres auteurs, en revanche, répondent par la négative. Ils contestent que la psychologie puisse

⁸ Le fait que Dilthey conçoive l'expérience différemment des empiristes classiques et préfère renoncer au terme d'« empirisme » ne me semble pas dirimant. Au demeurant, ce choix est purement terminologique et je ne vois, pour ma part, aucune raison de ne pas appeler « empiriste » une épistémologie qui fait appel à l'expérience vécue (*Erlebnis*).

⁹ Cf. A. Dewalque, « Le tournant épistémologique de la philosophie de l'histoire : de Ranke à Heidegger », dans G. Marmasse (éd.), *L'Histoire*, Paris, Vrin, Coll. « Théma », 2010, p. 155-175.

fonder les sciences historiques et réclament un autre fondement, non psychologique. C'est le cas, exemplairement, de Wilhelm Windelband et Heinrich Rickert. Au nom d'un antipsychologisme de principe, Rickert propose de fonder les sciences historiques sur le principe de la référence à des « valeurs ». La querelle, en l'occurrence, porte donc expressément sur la place de la psychologie¹⁰.

Dilthey occupe une position très particulière dans cette querelle. D'une part, il est probablement le premier, en Allemagne, à avoir tâché de développer expressément une psychologie non naturaliste susceptible de fonder les sciences de l'esprit. Selon lui, la psychologie descriptive-analytique est aux sciences de l'esprit ce que la mathématique est aux sciences de la nature¹¹. D'autre part, on considère généralement qu'il a ensuite abandonné le projet d'une fondation psychologique des sciences de l'esprit en opérant une sorte de tournant antipsychologique – tournant qui serait également visible chez l'un de ses héritiers directs, Eduard Spranger, et qui impliquerait la reprise du projet fondationnel sur la base élargie d'une philosophie herméneutique, d'une philosophie de la vie ou d'une anthropologie philosophique.

Très schématiquement, la contribution de Dilthey à la fondation des sciences historiques peut donc être articulée autour de deux programmes au moins. Un premier programme – celui qui m'intéresse ici – vise explicitement à fonder les sciences historiques dans une certaine forme de psychologie. Georg Misch parle à ce propos de la « voie psychologique » (*psychologische Weg*) de Dilthey¹². Ce programme transparaît très tôt dans plusieurs textes et discours de Dilthey. Il atteint sans doute son point culminant dans les deux conférences prononcées devant l'Académie des sciences de Berlin : « Idées à propos d'une psychologie descriptive » (22 février 1894) et « Sur le rapport de la psychologie descriptive à la psychologie explicative » (7 juin 1894). Ces deux conférences ont été publiées la même année dans les traités de l'Académie, sous le titre unique *Idées à propos d'une psychologie descriptive et analytique*. Dans les années qui ont suivi, l'orientation psychologique des recherches de Dilthey a toutefois été secondarisée au profit de ce qu'on pourrait appeler une théorie herméneutique de la compréhension¹³. Fonder les sciences de l'esprit, cela impliquerait d'appréhender, non pas l'intériorité auto-psychique, mais l'incarnation de l'« esprit objectif » dans le monde.

¹⁰ Cf. le diagnostic pertinent d'Ernst Trötsch, « Die Geisteswissenschaften und der Streit um Rickert », dans *Schmollers Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im Deutschen Reich* 46 (1922), p. 35-64, en particulier p. 40.

¹¹ W. Dilthey, « Ideen... » (1894), *GS V*, p. 193.

¹² G. Misch, « Vorbericht des Herausgebers », dans *GS V*, 3^e éd., 1961, p. XLV.

¹³ Tout en validant la lecture célèbre de Rudolf Makkreel, selon laquelle la psychologie descriptive est moins supprimée que remplacée par une sorte de « psychologie structurelle » herméneutique, Jean-Claude Gens souligne à juste titre que, « de toute manière, la psychologie perd alors son autonomie comme son statut de science fondatrice » (J.-C. Gens, *La Pensée herméneutique de Dilthey : entre néokantisme et phénoménologie*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2002, p. 52).

La version la plus aboutie de ce second programme est exposée dans *L'Édification du monde historique* (1910)¹⁴.

Par commodité, on pourrait dire que la ligne de démarcation entre la voie psychologique et la voie herméneutique passe par la distinction entre le concept de « vie mentale » (*Seelenleben*) d'une part, et le concept d'« esprit objectif » (*objektiver Geist*) – *i.e.*, d'esprit incarné dans le monde – d'autre part. Une autre façon de formuler la différence entre ces deux approches consiste à accentuer la différence entre deux manières d'appréhender les phénomènes historiques et culturels. L'idée générale qui se cache derrière le programme de fondation psychologique est que nous appréhendons les phénomènes historiques et culturels *indirectement*, en nous appuyant sur l'expérience interne de notre propre vie mentale et en transposant ensuite au monde extérieur les concepts que nous avons obtenus sur cette base. Comprendre les actes de Napoléon, par exemple, présuppose de manière plausible qu'on lui attribue certains états psychologiques (des représentations, des désirs, des craintes, etc.), et il semble raisonnable de penser que l'on ne peut attribuer des états mentaux à autrui qu'en nous fondant sur l'expérience directe et immédiate de nos propres états mentaux. La voie psychologique est donc motivée par l'idée que nous appréhendons notre propre vie mentale *directement*, dans l'expérience interne, tandis que nous appréhendons la réalité culturelle et historique de manière seulement indirecte. La secondarisation de l'approche psychologique après 1894, semble-t-il, repose sur l'idée inverse : la réalité culturelle et historique nous fait face comme un matériau sensé, dans lequel l'esprit humain s'est pour ainsi dire incarné ou objectivé. Une telle formulation suggère que la divergence principale entre ces deux programmes se rattache en fait à deux conceptions divergentes de l'accès à notre vie psychique : l'accès « direct » dans l'expérience interne (que Dilthey conçoit, dans la tradition lockéenne, comme une « perception d'ordre psychique »)¹⁵, et l'accès « indirect », médiat, à travers la perception des phénomènes culturels¹⁶.

Le sens ultime de ces distinctions et la question de savoir au juste comment s'articulent ces deux programmes, chez Dilthey, sont des questions qui regardent l'exégèse diltheyenne et que je ne souhaite pas approfondir ici. Disons simplement qu'il est plausible de penser qu'il ne s'agit pas de deux *phases* successives, séparées par un « tournant » que l'on attribue généralement, peu ou prou, à la critique virulente des *Idées*

¹⁴ Une approche micrologique nous obligerait peut-être à distinguer trois « phases » dans l'œuvre de Dilthey : la première fondée sur l'expérience interne, la seconde sur la compréhension directe des phénomènes culturels et la troisième sur l'herméneutique, *cf.* R. Makkreel, « Wilhelm Dilthey », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Summer 2012 Edition), Edward N. Zalta (éd.). La distinction entre la phase n°2 et la phase n°3 ne m'intéressera toutefois pas ici.

¹⁵ *Cf.*, *e.g.*, « Psychologie als Erfahrungswissenschaft » (1885-86), *GS XXI*, p. 249 : *Wahrnehmungen psychischer Art*.

¹⁶ Ces deux approches ne s'excluent pas nécessairement. L'étude des manifestations extérieures de la vie psychique (dans la langue, les mythes, la littérature, l'art, etc.) est l'un des « moyens auxiliaires » auxquels peut recourir la psychologie descriptive. Tout cela est « la vie psychique pour ainsi dire objectivée » et posée « devant nous » (*GS V*, p. 199).

par le psychologue expérimental Hermann Ebbinghaus. Contre l'aspect potentiellement caricatural d'une telle lecture, certains commentateurs suggèrent d'ailleurs que le programme psychologique n'est qu'une certaine concrétisation de l'orientation herméneutique au sens large, qui fait de la « vie » (*das Leben*) le milieu préalable à toute compréhension¹⁷. La dimension psychologique du programme fondationnel de Dilthey, en 1894, est donc loin d'être dépourvue d'ambiguïté. Le fait est que la psychologie descriptive de Dilthey apparaît, d'une certaine manière, comme une psychologie « élargie », dont le champ d'investigation englobe finalement la compréhension de tous les phénomènes sociaux et culturels. Plus exactement, elle présente déjà une certaine inflexion spécifique ou, comme dira Husserl, une « note particulière », qui la distingue des autres psychologies descriptives de l'époque (comme, typiquement, celle de Brentano), à savoir qu'elle traite l'individu psychique comme étant *d'emblée* un « sujet personnel dans la vie en société », laquelle est à son tour insérée dans « l'histoire naturelle communautaire »¹⁸.

Cela étant dit, quelle que soit l'évolution de Dilthey en direction d'une approche herméneutique, le programme de fondation psychologique est un programme de recherche à part entière dont la pertinence mérite d'être discutée d'un point de vue argumentatif ou philosophique. Par ailleurs, même sur le plan historique, l'importance de ce programme ne doit certainement pas être sous-estimée. Deux éléments, en particulier, me semblent propres à étayer cette lecture : d'une part, le rattachement de Dilthey à une certaine tradition empiriste qui remonte au moins à John Stuart Mill et dont le concept central est celui d'expérience interne (c'est-à-dire d'expérience vécue, d'état mental conscient) ; d'autre part, l'existence d'un certain axe de recherche, dans la philosophie allemande de l'époque, correspondant au programme diltheyen de fondation psychologique des sciences de l'esprit. Cet axe de recherche est illustré par des travaux importants mais assez largement négligés par l'historiographie classique : je songe en particulier aux travaux d'Eduard Spranger ou à l'ouvrage de Max Frischeisen-Köhler, *Science et effectivité* (1912). L'ambition avouée de Spranger, dans ses premiers travaux, était de ramener la « vision intuitive » (*intuitive Anschauung*) qui anime la position de Dilthey à des formules « épistémologiquement rigoureuses » (*erkenntnistheoretisch streng*)¹⁹. Selon lui, la démarcation entre sciences de l'esprit et sciences de la nature tient

¹⁷ C'est la thèse défendue notamment par Rodi : « La caractérisation de sa psychologie comme descriptive et analytique est l'expression de cette pensée herméneutique » (F. Rodi, « Der Strukturzusammenhang des Lebens », dans M. Fleischer & J. Hennigfeld (éds.), *Philosophen des 19. Jahrhunderts. Eine Einführung*, Darmstadt, 1998, p. 199-219 ; repris dans F. Rodi, *Das strukturierte Ganze. Studien zum Werk von Wilhelm Dilthey*, Weilerswist, Velbrück Wissenschaft, 2003, p. 20-21).

¹⁸ E. Husserl, « <Zur Auseinandersetzung mit Dilthey> » (1928), dans *Phänomenologische Psychologie*, Husserliana (Hua), Bd. IX, Den Haag, Nijhoff, 1962, Beilage II, p. 354-355.

¹⁹ Voir la lettre du dernier dimanche 1904, dans E. Spranger, *Briefe 1901-1963*, Tübingen, Niemeyer, 1978, p. 11 : « Je considère précisément comme ma tâche, écrit-il, de compléter [le traité de Dilthey, *Idées...*] au moyen d'une systématisation nette ».

précisément en ceci que les secondes font totalement abstraction de l'expérience interne, alors que les secondes doivent reposer sur elle. « L'abstraction des conditions psychologiques, qui s'est avérée féconde dans les sciences de la nature, écrit Spranger en 1905, serait absolument mortelle pour l'histoire »²⁰. De ce point de vue, ajoute-t-il, « notre problème le plus essentiel est la fondation méthodique d'une psychologie qui puisse satisfaire les prétentions logiques de la connaissance historique »²¹. Quelques années plus tard, Frischeisen-Köhler souligne à son tour la « nécessité d'une fondation psychologique des sciences de l'esprit »²². Les hypothèses qui guident ce programme sont, là encore, essentiellement celles de Dilthey. D'abord, il y a une connexion fondamentale entre la science et la vie, une connexion qui tient en ceci que la science s'édifie toujours à partir du « vécu » (*Erlebnis*). Ensuite, pour clarifier les fondements des sciences, il faut procéder à la description et l'analyse des vécus²³. Bref, le programme de fondation psychologique des sciences historiques est loin d'être un programme isolé, qui aurait provisoirement été poursuivi par le seul Dilthey. Au contraire, il n'est sans doute pas faux de dire qu'il s'agit d'un programme de grande ampleur, qui a connu un certain succès au début du siècle, et qui mérite d'être évalué pour lui-même.

2. Ancrer les concepts dans l'expérience interne

Dans cette section, je suggérerai que la principale motivation en faveur du programme de fondation psychologique des sciences de l'esprit est une motivation *empiriste*. L'enjeu prioritaire de la psychologie descriptive de Dilthey est de clarifier le *sens* des concepts qui nous servent à penser le monde socio-historique. Or, dans une optique empiriste (telle qu'elle se manifeste classiquement, par exemple, chez David Hume), clarifier le sens d'un concept implique d'analyser l'expérience correspondante. Pour clarifier le sens du concept de nécessité, par exemple, il faut décrire et analyser l'expérience que nous faisons de la nécessité. D'après le *credo* empiriste, c'est précisément en remontant à la source des concepts que l'on sera en mesure d'en fixer le sens. Je pense que non seulement Dilthey partage ce *credo*, mais que celui-ci constitue la clé et le sens profond de l'idée d'une fondation psychologique des sciences de l'esprit.

²⁰ E. Spranger, *Die Grundlagen der Geschichtswissenschaft. Eine erkenntnistheoretisch-psychologische Untersuchung*, Berlin, Reuther & Reichard, 1905, p. X.

²¹ *Ibid.*, p. 19.

²² M. Frischeisen-Köhler, *Wissenschaft und Wirklichkeit*, Leipzig-Berlin, Teubner, 1912, p. 371. Cf. *ibid.*, p. III : « Le livre suivant est né d'études sur les fondements philosophiques des sciences de la nature et des sciences de l'esprit. Son idée directrice est de mettre en avant la signification des vécus (*Erlebnisse*) pour ces fondements et d'exhiber la connexion de la science et de la vie, qu'aucune abstraction ne peut supprimer ».

²³ Cette tâche relève, écrit Frischeisen-Köhler, d'une « phénoménologie » ou d'une « analyse phénoménologique » (*ibid.*, p. 242 et 273).

Comme on sait, le point de départ des réflexions de Dilthey est l'idée que l'ensemble des sciences particulières constitue un « globe » dont les deux « hémisphères » sont les sciences de la nature et les sciences de l'esprit. À première vue, cette distinction recoupe deux genres d'objets : les objets du domaine « esprit » (pensées, sentiments, volitions, etc.) et les objets du domaine « nature » (choses physiques, corps, êtres vivants, etc.). Néanmoins, une articulation satisfaisante des sciences, pour Dilthey, ne peut pas simplement reposer sur une telle division métaphysique. Dilthey recherche plutôt, pour les sciences de l'esprit, « un fondement et une articulation indépendants de la métaphysique, susceptibles d'être trouvés dans l'expérience »²⁴. Le caractère problématique des considérations métaphysiques va donc de pair avec l'exigence d'un retour à l'expérience. Plus que la nature des objets étudiés par les sciences, ce qui intéresse Dilthey, c'est la manière dont les objets nous sont « donnés », la manière dont ils apparaissent à la conscience, bref : l'expérience que l'on en a.

L'une des affirmations centrales de Dilthey, à cet égard, est que le psychique et le physique nous sont donnés de manière tout à fait différente. Autrement dit, il y a une certaine *asymétrie* entre l'expérience externe et l'expérience interne. Le sentiment que j'éprouve en ce moment, par exemple (qu'il s'agisse d'un sentiment de joie, de tristesse, de perplexité, etc.), ne m'est pas « donné » de la même manière que m'est « donnée » la table devant moi ou l'arbre au fond du jardin. À supposer que l'on admette ce point, tout le problème est naturellement de déterminer ce qui distingue au juste ces deux modes de donation et en quoi consiste exactement l'asymétrie entre expérience interne et expérience externe. Dans ses cours de psychologie des années 1880 comme dans ses conférences sur la psychologie descriptive de 1894, Dilthey met en avant deux différences essentielles.

1 / D'abord, dans l'expérience interne, il n'y a pas d'écart entre apparence et réalité : les états mentaux sont tels qu'ils apparaissent. Je peux certes me demander si la table est réellement telle qu'elle m'apparaît, mais je ne peux pas me demander si mon sentiment de joie est réellement tel qu'il m'apparaît : la question, ici, est dépourvue de sens, car le sentiment de joie n'est rien en dehors de sa manifestation pour moi, cela n'a donc pas de sens de supposer qu'il pourrait être autrement qu'il m'apparaît. Il s'agit manifestement là, aux yeux de Dilthey, d'une première différence essentielle entre l'expérience interne et l'expérience externe. Alors que l'expérience externe ne nous met en contact qu'avec des phénomènes (*Phänomene* ou *Erscheinungen*, au sens kantien : ce qui apparaît par opposition à l'être effectif), l'expérience interne nous met en contact avec des « faits réels »²⁵.

²⁴ *GS V*, p. 11 (trad. fr. S. Mesure, « Discours inaugural à l'Académie des sciences » (1887), dans *Critique de la raison historique*, Paris, Cerf, 1992, p. 20).

²⁵ « Psychologie » (1883-84), *GS XVIII*, p. 200 ; « Psychologie als Erfahrungswissenschaft » (1885-86), *GS XXI*, p. 251.

2 / Ensuite, Dilthey soutient également que l'expérience interne ne nous présente pas des faits isolés, déconnectés les uns des autres, mais bien des *connexions* ou des enchaînements (*Zusammenhänge*) de vécus. Or, selon lui, ce n'est pas le cas de l'expérience externe. Celle-ci nous présente plutôt une multitude d'éléments séparés, qui ne se donnent pas à nous comme étant intrinsèquement connectés les uns aux autres. Simplement, nous les *interprétons* comme étant connectés les uns aux autres, et nous les interprétons ainsi en vertu des connexions que nous trouvons dans le domaine psychique et que nous *transposons*, par analogie, dans le monde extérieur. Dilthey pousse cette seconde thèse assez loin, puisqu'il va jusqu'à dire que l'expérience interne nous met en contact avec ce qu'il appelle l'« unité de la vie » ou l'« unité vitale » (*Lebenseinheit*). Le cours du semestre d'hiver 1883-84 s'ouvrait déjà sur cette affirmation :

Les faits de la conscience sont liés, dans notre conscience-de-soi, en une unité interne (*inneren Einheit*) qui relie l'être-ensemble et la succession d'états psychiques en un tout (*Ganzen*) que nous appelons la vie. De prime abord, c'est une unité vitale qui est donnée à l'expérience interne, et ensuite nous déduisons [l'existence] d'unités vitales similaires hors de nous au moyen d'un raisonnement par analogie ; à partir de l'action réciproque de ces unités vitales s'édifie la connexion de l'humanité (histoire, société)²⁶.

L'idée que l'expérience interne nous donne à voir l'« unité de la vie » est certainement l'une des affirmations la plus énigmatique de Dilthey, et peu d'exemples viennent éclairer cette thèse (j'y reviendrai)²⁷. Néanmoins, une connexion semble vécue dans un cas au moins : celui des connexions causales.

La position de Dilthey, sur ce point, s'éclairera sans doute partiellement si l'on se souvient des recherches de Hume sur la causalité. Selon Hume, les relations causales ne sont pas données dans l'expérience externe. Ainsi, lorsqu'une boule de billard A frappe une autre boule de billard B, ce que je perçois dans l'expérience externe, c'est seulement la co-occurrence du mouvement de la boule A et du mouvement de la boule B, ou le fait que le mouvement de B *suit* le mouvement de A. Mais je ne fais pas l'expérience, dit Hume, du fait que le mouvement de B *est causé par* le mouvement de A. La connexion causale elle-même est une « liaison secrète »²⁸. Jusque là, la position de Dilthey s'accorde avec les observations de Hume : la causalité n'est pas donnée dans l'expérience externe, mais elle est seulement projetée sur elle. Cela dit, contrairement à Hume (et comme Brentano), Dilthey soutient que l'expérience *interne*, quant à elle, nous donne bel et bien à voir des liaisons causales. Selon lui, il nous apparaît qu'un état mental A ou la combinaison des états mentaux A et B cause un état mental C : « Ainsi, un sentiment de répulsion entraîne (*erwirkt*) le penchant et l'aspiration à éloigner son objet de ma

²⁶ « Psychologie » (1883-84), *GS XVIII*, p. 199.

²⁷ Voir *infra*, section 4.

²⁸ D. Hume, *An Enquiry Concerning Human Understanding*, London, Millar, 1748, § 52 ; trad. fr. M. Malherbe, *Enquête sur l'entendement humain*, Paris, Vrin, 2008, Section VII, part. 1, § 13, p. 187.

conscience. Ainsi, les prémisses entraînent la conclusion. Dans les deux cas, je suis conscient de cette relation de cause à effet (*Erwirken*) »²⁹. Le point essentiel est que la connexion causale n'est pas « déduite » (*erschlossen*), mais « donnée originairement » (*ursprünglich gegeben*)³⁰. L'expérience interne, écrit-il, est le « lieu naturel » du concept de cause³¹. C'est seulement ensuite que nous pouvons transposer le concept de cause hors du domaine psychique et interpréter la connexion qui unit des phénomènes externes (les mouvements des boules de billard) comme une connexion analogue à celle que nous constatons dans l'expérience interne. L'exemple, selon Dilthey, se laisse généraliser. De façon importante, Dilthey maintient effectivement que « c'est donc toute connexion que notre perception voit et que notre pensée pose qui est tirée de la vie interne propre (*der eignen inneren Lebendigkeit*) »³². Aucune connexion n'est donnée dans l'expérience externe.

Ces thèses relatives à l'asymétrie entre expérience interne et expérience externe jouent un rôle crucial dans le programme fondationnel de Dilthey. D'abord, l'asymétrie en question commande toute la distinction entre sciences de la nature et sciences de l'esprit :

Les sciences de l'esprit se distinguent de prime abord des sciences de la nature en ceci que les sciences de la nature ont pour objet des faits qui surgissent dans la conscience pour ainsi dire de l'extérieur, comme des phénomènes (*Phänomene*) et comme donnés isolément (*einzel gegeben*), alors que, dans les sciences de l'esprit, il surgissent *originaliter* de l'intérieur, comme une réalité (*Realität*) et comme une connexion vivante (*lebendiger Zusammenhang*)³³.

Ensuite, la différence entre les données de l'expérience interne et les données de l'expérience externe implique la nécessité de réformer la psychologie en distinguant une psychologie explicative et une psychologie descriptive. Le problème de la psychologie scientifique dominante est précisément qu'elle *transpose* la méthode des sciences de la nature dans le domaine psychologique et cherche à *expliquer* les états mentaux comme la physique cherche à expliquer le mouvement des corps. Or, un tel procédé, estime Dilthey, néglige complètement la spécificité des données de l'expérience interne, puisqu'il tend à calquer l'étude des états internes sur l'étude des données externes. Qu'est-ce à dire ?

Le procédé des sciences de la nature consiste, grossièrement, à identifier les éléments du monde qui se présentent séparément dans l'expérience externe, puis à postuler des connexions causales entre ces éléments. Les connexions n'étant pas données dans l'expérience, elles ont le statut d'hypothèses. C'est pourquoi la méthode des sciences de la nature est fondamentalement la « formation d'hypothèses »

²⁹ « Ideen... » (1894), *GS V*, p. 201.

³⁰ *Ibid.*, p. 152.

³¹ *Critique de la raison historique*, trad. fr. cit., p. 101.

³² « Ideen... » (1894), *GS V*, p. 194.

³³ « Ideen... » (1894), *GS V*, p. 143.

(*Hypothesenbildung*). Cette méthode est conforme aux données de l'expérience externe, mais elle ne peut pas être transposée aux données de l'expérience interne. En vertu de l'asymétrie entre expérience externe et expérience interne, l'approche consistant à postuler des connexions entre des éléments n'est pas applicable dans le domaine psychique. La raison est que notre vie psychique propre ne nous apparaît pas comme un ensemble d'éléments isolés, mais comme un tout cohérent ou une connexion de vécus. Dès lors, cela n'a pas de sens de *postuler* des connexions psychiques, puisque ces connexions sont *données* dans l'expérience interne. Le procédé essentiel de la psychologie, affirme Dilthey, n'est pas la formation d'hypothèses, mais l'*analyse* des connexions données dans l'expérience. En un mot, la véritable psychologie scientifique n'est pas celle qui transpose aveuglément la manière de procéder des sciences de la nature. Le véritable critère de scientificité consiste plutôt à accorder sa méthode d'investigation à la nature des données concernées³⁴.

Ainsi, si Dilthey défend l'idée que les sciences socio-historiques sont fondées sur la psychologie, il soutient aussi qu'« aucune psychologie explicative existante n'est actuellement propre à être posée au fondement des sciences de l'esprit »³⁵. Les phénomènes mentaux sont « incomparables » aux phénomènes physiques et, pour cette raison, ils sont inexplicables au moyen d'une psychologie naturaliste. Avec le psychique (la sensation de couleur violette, un acte de pensée, etc.), écrit Dilthey, quelque chose de nouveau surgit, « qui n'a absolument aucune analogie dans la nature » ni « aucune comparabilité (*Vergleichbarkeit*) avec les processus de la nature »³⁶. Encore une fois, la psychologie explicative procède par construction au moyen d'hypothèses. Elle cherche à expliquer le cours des faits psychiques au moyen de connexions que ne sont pas données dans l'expérience interne (par exemple, en recourant à la position hypothétique d'états inconscients, fussent-ils psychiques ou physiques). En revanche, la psychologie descriptive travaille avec des connexions données, qu'elle s'efforce de rendre transparentes au moyen d'une démarche analytique. Ses hypothèses interviennent pour ainsi dire à la fin et sont ancrées dans les données de l'expérience interne. La psychologie descriptive-analytique, en d'autres termes, est une psychologie phénoménologique, qui cherche à dégager les données phénoménales dans leur pureté, en évitant les constructions théoriques. De ce point de vue, le principal avantage de la psychologie descriptive tient à sa dimension de clarification terminologique : elle doit permettre de fixer une terminologie univoque. La psychologie explicative, écrit Dilthey, « reçoit dans la psychologie descriptive une structure descriptive solide, une terminologie déterminée,

³⁴ *Id.*

³⁵ « Ideen... » (1894), *GS V*, p. 191.

³⁶ « Ideen... » (1894), *GS V*, p. 170. La notion d'incomparabilité entre le psychique et le physique est vraisemblablement empruntée à Lotze.

des analyses exactes et un moyen auxiliaire important pour contrôler ses explications hypothétiques »³⁷.

Enfin, outre la nécessité d'édifier une psychologie descriptive, l'asymétrie entre expérience interne et expérience externe a encore une autre conséquence, qui est peut-être la plus importante de toutes. Le fait que l'expérience interne nous présente les choses telles qu'elles sont avec leurs connexions intrinsèques fait d'elle, de façon quasiment naturelle, un point de départ plus solide et plus riche pour former des concepts. Dilthey soutient en effet que les concepts fondamentaux (ou catégories) qui nous servent à connaître le monde ne sont pas *a priori*, comme le veut la doctrine kantienne ; ils sont tirés, pour la plupart, de l'expérience interne, psychique. Cela vaut, avant toute chose, pour le concept de substance. Par substance, on entend usuellement le support d'un ensemble de propriétés données, mais aussi ce qui *lie* les propriétés en une unité. Dans l'expérience externe, on peut certes saisir la co-occurrence répétée de certaines propriétés, comme la blancheur et la froideur de la neige. Mais il semble peu plausible d'affirmer que l'on peut saisir la connexion intime entre la blancheur et la froideur, ce qui fait d'elles les propriétés d'une unique substance qu'on appelle « la neige ». En un mot : l'idée est que nous ne faisons pas l'expérience externe (sensible) de la substance. Face à ce constat, la solution kantienne consiste à localiser l'origine du concept de substance dans la « raison pure », donc à en faire une « forme de pensée » *a priori*, indépendante de l'expérience. Mais cette solution néglige la possibilité que le concept de substance soit un concept empirique qui provient d'une autre expérience, à savoir l'expérience interne. Si l'on admet que l'expérience interne nous donne à voir des connexions, il semble plausible de soutenir que la connexion des propriétés en une unité substantielle, que nous postulons à propos des propriétés données dans l'expérience externe, pourrait elle-même être *donnée* (non postulée) dans l'expérience interne. C'est précisément ce que suggère Dilthey :

L'origine du concept est tout autre [que ne le pense Kant]. Nous faisons l'expérience, en nous-mêmes, d'une telle unité, et nous la transférons à partir de nous à toutes les autres choses. *Elle est un produit de l'expérience, mais pas du monde extérieur*. Or, si la racine du concept de substance est dans la connaissance de soi, alors elle s'est étendue au monde extérieur³⁸.

Il en va de même, ajoute Dilthey, pour le concept de cause. Le concept de cause est « principalement » un concept psychique, tiré du domaine de la perception interne ; c'est seulement secondairement qu'il peut être appliqué ou « transposé » à des phénomènes physiques³⁹.

³⁷ « Ideen... » (1894), *GS V*, p. 153.

³⁸ « Psychologie als Erfahrungswissenschaft » (1885-86), *GS XXI*, p. 260 (je souligne).

³⁹ *Critique de la raison historique*, trad. fr. cit., p. 101 : « Assurément l'étude des phénomènes psychiques se différencie-t-elle de celle des processus naturels sur un point auquel John Stuart

Maintenant, si l'on peut parler d'une fondation psychologique des sciences *de l'esprit*, c'est précisément parce que la même approche peut être appliquée aux concepts socio-historiques. L'idée de Dilthey est très simple : de même que les concepts de substance et de cause, qui nous servent à penser le monde naturel, ont leur origine dans l'expérience interne, les concepts des sciences de l'esprit, qui nous servent à penser le monde socio-historique, ont eux aussi leur source dans l'expérience interne. Que l'on songe aux concepts de la théologie, de la sociologie ou de l'histoire, tous ceux-ci renvoient à des connexions qui ne sont pas seulement hypothétiques, mais qui sont données dans l'expérience que nous avons de notre propre vie psychique. Le concept de personne, par exemple, désigne un être agissant caractérisé par des états intellectuels, affectifs et volitifs. D'après l'empirisme psychologie de Dilthey, on dira que chacun d'entre nous fait, en lui-même, l'expérience de ce qu'est une personne. Encore une fois, l'expérience interne peut être considérée comme la source du concept de personne car elle nous présente des états intellectuels, affectifs et volitifs « de façon connectée », comme les états d'un seul et même individu qui pense, ressent, désire, etc. Ainsi lorsqu'un juriste, par exemple, se réfère à une « personne morale », il utilise un concept dont l'origine est l'expérience interne. Il en va de même, affirme Dilthey, pour les autres concepts juridiques :

Que l'on considère les concepts dont se sert le juriste : le concept de droit et de sentiment du droit, le concept de propriété. Ce sont tous des concepts psychologiques secondaires, qui doivent être reconduits aux concepts psychologiques primaires pour être compris. On ne peut pas comprendre le concept d'État si l'on ne clarifie pas pour soi-même les faits psychologiques qui se trouvent à son fondement⁴⁰.

Bien que parcellaires, ces indications suffisent à se faire une idée assez juste du programme fondationnel de Dilthey.

3. Première objection

Comme je l'ai laissé entendre, plusieurs objections ont été soulevées contre le programme fondationnel de Dilthey. Une première objection importante provient des néokantiens de l'école de Bade ou de Heidelberg. Elle a été formulée une première fois par Wilhelm Windelband, dans son fameux discours de rectorat de 1894, avant d'être développée par Heinrich Rickert en 1921.

Mill n'a pas donné assez d'importance. La cause, un concept étranger aux sciences de la nature et seulement importable en elles, est ici dans son lieu naturel ; nous connaissons ici des processus psychiques d'abord tels qu'ils sont en eux-mêmes ; mais ensuite, parmi ces processus, le fait constitué par le motif est pris dans sa plus vaste extension, c'est-à-dire celle de la cause psychique ».

⁴⁰ « Psychologie als Erfahrungswissenschaft » (1885-86), *GS XXI*, p. 254.

Windelband conteste la division entre sciences de la nature et sciences de l'esprit. D'une part, estime-t-il, cette division repose sur une division ontologique, entre deux types d'objets (objets naturels et objets spirituels ou psychiques) ; or le criticisme kantien a rendu ce genre d'approche caduque et a démontré la nécessité de faire abstraction de toute considération métaphysique sur la nature des objets. Selon Windelband, la distinction métaphysique doit être remplacée par une distinction méthodologique, fondée sur les buts poursuivis : aux sciences qui cherchent à établir des lois, ou sciences nomologiques, s'opposent les sciences historiques qui cherchent à saisir l'individuel dans sa singularité, ou sciences *idiographiques*. L'expression « science de la nature » devient alors synonyme de « science nomologique », étant admis que le concept de nature peut désigner, non pas un domaine d'objets au sens métaphysique, mais un ensemble quelconque d'objets envisagés d'un certain point de vue, à savoir comme étant réglés par des lois⁴¹. D'autre part, la psychologie, aux yeux de Windelband, est elle-même une science de la nature, car elle procède à la recherche de lois. Elle est donc, en droit, une science nomologique, ce qui la placerait dans l'incapacité de fonder les sciences historiques ou idiographiques.

Deux choses sautent immédiatement aux yeux dans l'objection de Windelband. D'une part, celui-ci interprète la distinction diltheyenne entre sciences de la nature et sciences de l'esprit comme une distinction purement métaphysique, alors que Dilthey, on l'a vu, prétend dépasser la métaphysique en se référant à deux modes de donation : le mode de donation propre à l'expérience interne et celui propre à l'expérience externe. Il y a, chez les néokantiens, une véritable cécité à cet égard. Les néokantiens ne reconnaissent que deux types de critères pour la division des sciences particulières : les critères de type « matériel » ou métaphysique (la nature des objets étudiés) et les critères de type « formel » ou méthodologique (le but poursuivi). Dans la mesure où Dilthey ne défend pas un critère formel, Windelband estime qu'il défend un critère matériel, métaphysique. D'autre part, l'objection de Windelband ne porte nullement sur la réforme de la psychologie entreprise par Dilthey : la distinction entre psychologie explicative et psychologie descriptive, qui est seulement développée en 1894, est tout simplement ignorée. La cible de Windelband est seulement l'idée d'une fondation psychologique en général.

Ce second défaut sera toutefois compensé plus tard par Heinrich Rickert. En 1921, dans le premier livre de son *Système de philosophie* (seul paru), Rickert discute explicitement la distinction diltheyenne entre psychologie explicative et psychologie descriptive-analytique. Son idée se résume à ceci : certes, Dilthey a raison de distinguer une psychologie explicative et une psychologie descriptive, mais il a tort de considérer la seconde comme une psychologie. Ce que Dilthey appelle « psychologie descriptive »

⁴¹ Cette acception du terme « nature » correspond à la définition kantienne de la nature *formaliter spectata*. Cf. I. Kant, *Critique de la raison pure*, B 165 et 446.

n'est tout simplement pas une psychologie au sens usuel. Rickert se propose donc, en quelque sorte, de dé-psychologiser la psychologie descriptive. Ce qui se cache en réalité, derrière cette distinction, ce serait la différence entre l'étude de la *réalité* psychique effective et l'étude du *sens* des actes psychiques. Or, Rickert estime préférable de réserver le nom de « psychologie » à l'étude empirique de la réalité psychique. L'étude du sens, quant à elle, n'est possible qu'à la condition de thématiser la relation des actes psychiques à des *valeurs* (le vrai, le bien, le beau, etc.). À ce titre, elle relève d'une théorie philosophique des valeurs.

La « psychologie descriptive » de Dilthey préfigurerait précisément cette approche axiologique, dans la mesure où « la psychologie [descriptive] de Dilthey n'est pas une science de ce qui se produit simplement effectivement sur le plan psychique », mais renferme la « tentative de saisir le *sens* irréal de l' "esprit", qui repose partout sur des valeurs »⁴². Le défaut du projet de Dilthey serait, d'abord, de ne pas prendre clairement conscience de cette distinction entre les faits psychiques et le sens irréal, ensuite, d'utiliser le nom « psychologie » de manière équivoque, pour désigner à la fois l'étude des faits psychiques et l'étude du sens qui s'attache aux actes psychiques, dans la mesure où ils peuvent être interprétés comme des actes cognitifs (je juge que *p* est vrai/faux), éthiques (je prends conscience de la bonté d'une action), esthétiques (j'éprouve la beauté d'un paysage), etc. Si le nom de « psychologie » était libre, rien ne s'opposerait à ce qu'il soit utilisé pour désigner l'interprétation des actes psychiques du point de vue axiologique. Mais précisément, le terme de « psychologie » n'est *pas* libre : il désigne déjà scientifiquement l'étude empirique des faits psychiques réels, de leurs propriétés et de leurs enchaînements. C'est pourquoi, à la psychologie descriptive diltheyenne, il y a lieu de substituer une théorie des valeurs, qui est censée appréhender ce que Dilthey, au fond, aurait eu en vue dès le départ. Aussi Rickert considère-t-il que son propre programme d'une théorie des valeurs est finalement la concrétisation véritable ou le prolongement naturel du projet diltheyen.

En 1929, dans la cinquième édition des *Limites de la formation des consciences dans les sciences de la nature*, Rickert souligne encore les mérites de Dilthey : une approche naturaliste de la vie mentale est bien trop « pauvre en contenu » pour pouvoir fonder les sciences historiques. Cette pauvreté contraste avec la richesse des descriptions poétiques, qui offrent souvent une « compréhension » bien plus profonde de l'esprit humain. Simplement, Rickert conteste que la compréhension empathique soit une connaissance scientifique. La capacité à revivre des connexions psychiques relève de l'esthétique, du vécu non scientifique. C'est pourquoi il n'y a pas lieu de chercher à réformer la psychologie : il y a une seule psychologie à titre de science, à savoir la psychologie naturaliste (explicative). L'idée d'une fondation psychologique des sciences

⁴² H. Rickert, *System der Philosophie*, Erster Teil : *Allgemeine Grundlegung der Philosophie*, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1921, p. 281.

historiques est donc, selon lui, « absolument intenable »⁴³. Tout au plus pourrait-on parler de « psychologie historique », mais à la condition de ne pas entendre par là une science particulière⁴⁴. Encore une fois, le seul fondement des sciences historiques réside plutôt, selon Rickert, dans la théorie des valeurs : l'historien opère des choix dans la masse des faits historiques en fonction de la capacité à les rapporter à des valeurs auxquelles il se réfère « objectivement » dans son travail d'historien (et potentiellement distinctes des valeurs qu'il est enclin à défendre personnellement). Seule la *méthode* est pertinente : la connaissance des faits individuels est une construction au moyen de la référence théorique à des valeurs. Celles-ci ne sont pas tirées du matériau historique, mais sont posées par l'historien à titre de critères théoriques de sélection susceptible de s'appliquer à n'importe quel matériau factuel (conformément au principe « formaliste » de Rickert, la nature du matériau est indifférente ou, à tout le moins, secondaire).

L'objection néokantienne est-elle suffisamment forte pour mettre à mal le projet diltheyen ? Je pense que ce n'est pas le cas. D'abord, l'idée que la théorie de la connaissance pourrait se passer totalement de la psychologie descriptive est très contestable. De manière générale, la méthode transcendantale consiste à se demander à quelles conditions une science historique est possible. D'après Rickert, la reconnaissance de valeurs fait partie des conditions de possibilité des sciences historiques. L'enseignement de Rickert, au fond, se borne à souligner que, pour formuler des énoncés historiques, l'historien doit présupposer des valeurs. Il s'agit d'une condition de possibilité au sens kantien, d'une nécessité logique. Mais, comme l'a remarqué Eduard Spranger, dire que nous *devons* reconnaître des valeurs en tant que conditions *a priori* pour donner un sens aux énoncés des sciences historiques ne nous avance en rien, car il resterait à savoir quelles sont ces valeurs et quand elles interviennent. Dans l'optique de Dilthey, le travail de l'historien consiste à établir (hypothétiquement) des connexions entre les matériaux historiques, en s'appuyant sur les connexions qui sont données (non hypothétiquement) dans l'expérience interne. Or, aucun « artifice magique » (*Zauberkunst*) de la méthode transcendantale ne permettra d'établir de telles connexions *sans présupposer les connexions données dans l'expérience interne*⁴⁵. Ce que cherche à faire un historien, en termes diltheyens, c'est à distinguer rigoureusement différentes connexions les unes des autres et à voir si, dans un cas donné, on peut plausiblement postuler telle connexion plutôt que telle autre. Par exemple, la question se pose de savoir si tel événement historique (disons, un acte militaire) peut être éclairé au moyen du

⁴³ H. Rickert, *Die Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung. Eine logische Einleitung in die historischen Wissenschaften*, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 5^e éd., 1929, p. 489.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 490.

⁴⁵ « Ideen... » (1894), *GS V*, p. 148-149. Sur ce point, Dilthey rejoint parfaitement Stumpf : la théorie de la connaissance n'est pas séparable de la psychologie. Pour une reconstruction détaillée de cette thèse, voir A. Dewalque, « Pourquoi la théorie de la connaissance a besoin de la psychologie : les arguments de Stumpf », dans M. Gyemant (éd.), *Psychologie et psychologisme*, Paris, Vrin, sous presse.

concept de REPRESAILLES. Affirmer que l'événement historique en question incarne une valeur déterminée et ne peut être décrit qu'en présupposant des valeurs ne résout pas le problème. Il s'agit, au mieux, d'une simple condition formelle « vide »⁴⁶. L'origine des « valeurs » en question reste totalement opaque, et rien ne permet d'affirmer que l'événement doit avoir telle valeur plutôt que telle autre. Par contraste, l'approche psychologique de Dilthey semble offrir des ressources plus prometteuses pour déterminer si un événement historique peut être compris au moyen du concept de REPRESAILLES. Elle consisterait avant tout à rapporter le concept de représailles à son origine dans l'expérience interne, par exemple au fait que « quelqu'un qui a subi une injustice, cherche à infliger une même injustice à son auteur »⁴⁷. Il s'agit là, remarque Spranger, d'une connexion qui est donnée dans l'expérience interne et qui, contrairement aux « conditions de possibilité » de Kant ou aux « présuppositions » des néokantiens, n'a rien à voir avec une quelconque nécessité logique. Au contraire, l'enchaînement des vécus est un fait précis dont chacun peut faire l'expérience pour lui-même. Naturellement, cela ne supprime pas toutes les difficultés : la question véritable est de savoir si l'événement historique considéré est suffisamment proche de l'expérience vécue pour qu'un raisonnement par analogie puisse s'y appliquer. Le véritable problème méthodologique rencontré par les sciences historiques se situe ici, et non dans la référence à des valeurs en général.

Ensuite, il y a de bonnes raisons de penser que le concept de valeur lui-même est un concept empirique qui a sa source dans l'expérience psychologique. Plausiblement, nous faisons l'expérience de la valeur lorsque nous désirons que quelque chose se produise (ou ne se produise pas), et ainsi lui attribuons une valeur positive (ou négative). Frischeisen-Köhler a résumé cette idée de façon remarquablement concise en disant que « seuls des êtres spirituels sont des êtres qui posent des valeurs »⁴⁸. Partant, la meilleure manière de clarifier le concept de valeur consisterait à décrire et analyser l'expérience correspondante – ce qui est précisément la tâche de la psychologie descriptive⁴⁹. Si ce

⁴⁶ Cf. E. Spranger, *op. cit.*, p. 7 : « La division de la forme et du contenu, la supposition de formes universellement constitutives et d'une matière parfaitement indéterminée, indifférente, d'une part, ne correspond pas à ce qui est effectivement découvert, d'autre part, ne résout pas le problème. Car en quoi cela nous avance-t-il de déduire les synthèses générales, si l'on n'établit pas par là quels contenus particuliers peuvent être reliés les uns aux autres, et encore moins lesquels se présentent effectivement *hic et nunc* comme reliés les uns aux autres ? ».

⁴⁷ *Ibid.*, p. 20.

⁴⁸ M. Frischeisen-Köhler, *op. cit.*, p. 178.

⁴⁹ Cf. Aussi O. Kraus, « Geisteswissenschaft und Psychologie. Methodologisch-kritische Betrachtungen », dans *Euphorion. Zeitschrift für Literaturgeschichte* 28 (1927), p. 507 note ; repris dans Kraus, Oskar. *Wege und Abwege der Philosophie. Vorträge und Abhandlungen*, Prag, Calve, 1934, p. 19. Contrairement à ce que pensent les néokantiens, affirmer la primauté de la psychologie descriptive au sens de Brentano ou de Dilthey ne revient pas à embrasser le « psychologisme moderne » (E. Trölsch, *Der Historismus und seine Probleme*, Erstes Buch : *Das logische Problem der Geschichtsphilosophie*, Tübingen, J.C.B. Mohr, 1922 ; reprint Aalen, Scientia Verlag, 1977 (= *Gesammelte Schriften*, Bd. 3), p. 515). On peut très bien admettre que les lois logiques, par exemple, sont valides indépendamment de l'expérience, tout en affirmant que

raisonnement est correct, alors faire référence à une théorie des valeurs ne dispense nullement de recourir à des investigations psychologico-descriptives.

4. Deuxième objection

S'il y a de bonnes raisons de penser que l'objection néokantienne soulève plus de difficultés qu'elle n'en résout, il n'en va pas de même d'une autre objection qui, elle, me semble plus sérieuse. Cette autre objection se situe sur le terrain même de la psychologie. Elle consiste à nier que les faits mentaux forment « une unique connexion qui n'est pas construite en pensée ni déduite, mais vécue »⁵⁰. Cette idée, on l'a vu, est au centre du dispositif de Dilthey. Si l'expérience interne peut être considérée comme la source des concepts socio-historiques (entre autres), c'est précisément parce qu'elle est censée nous donner à voir des connexions ou des enchaînements de vécus, voire l'« unité de la vie » elle-même. Mais est-ce le cas ? Selon le psychologue Hermann Ebbinghaus, la réponse est *non*.

Contrairement aux néokantiens, Ebbinghaus a bien vu que les réflexions de Dilthey reposent sur l'idée d'une asymétrie entre l'expérience interne et l'expérience externe : notre propre vie psychique nous est *donnée* « de manière totalement différente » que le monde extérieur⁵¹. Il a aussi bien vu qu'un aspect essentiel de la différence tient à la notion de connexion. Pour Dilthey, aucune connexion n'est donnée dans l'expérience externe : les connexions sont seulement « importées » en elle. Par contre, la psychologie n'aurait nul besoin d'importer des connexions dans la sphère psychologique, car celle-ci serait déjà intrinsèquement structurée. La connexion psychique serait « quelque chose d'originaire » (*etwas Ursprüngliches*), d'immédiatement donné, sans l'intervention d'aucune hypothèse. C'est précisément cette dernière affirmation qu'Ebbinghaus remet en question. Selon lui, on peut certes admettre que certaines connexions et unités sont données dans l'expérience interne, mais il reste que les connexions « les plus grandes et les plus importantes » ne nous sont pas données comme des faits, mais sont plutôt « produites » (*hergestellt*) par nous⁵².

« seule l'expérience nous ouvre l'accès à elles » (Frischeisen-Köhler, *op. cit.*, p. 13). Affirmer que le concept de valeur a sa source dans l'expérience interne, cela ne revient pas à identifier la valeur à un processus psychique concret. Sur Dilthey et le psychologisme, voir E. Paczkowska-Lagowska, « Psychologie, aber nicht Psychologismus : Dilthey und Twardowski zum Verhältnis von Psychologie und Geisteswissenschaften », dans Orth, Ernst W. (éd.), *Dilthey und der Wandel der Philosophiebegriffs seit dem 19. Jahrhundert*, München, Alber, 1984, p. 121-133.

⁵⁰ « Ideen... » (1894), *GS V*, p. 152.

⁵¹ H. Ebbinghaus, « Über erklärende und beschreibende Psychologie », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane* 9 (1896), p. 163 (repris dans F. Rodi et H.-U. Lessing (éds.), *Materialien zur Philosophie Diltheys*, Frankfurt, Suhrkamp, 1984, p. 45-87 ; je me référerai ici à l'édition originale).

⁵² *Ibid.*, p. 187.

Considérons, dit Ebbinghaus, le cas d'une pensée qui me vient subitement à l'esprit, par exemple l'idée d'aller faire de l'aviron cet après-midi. On peut se demander pourquoi j'ai précisément telle pensée à tel instant, et comment elle est connectée au reste de ma vie psychique. Or, soutient Ebbinghaus, ces questions, de prime abord, sont franchement énigmatiques. La connexion avec les autres pensées, perceptions, etc., n'est pas donnée. Le psychologue descriptif n'est pas dans une meilleure posture que le psychologue explicatif : il en est réduit, comme celui-ci, à former des hypothèses. Il doit donc recourir à des *constructions* hypothétiques : « La psychologie descriptive *présume*, pour certaines raisons, une connexion quelconque. Celle-ci n'est pas donnée, elle se laisse seulement "deviner" »⁵³. L'historien fait la même chose, estime Ebbinghaus, lorsqu'il essaie de comprendre les actes de Napoléon dans leur ensemble : il applique à un matériau extérieur certains enchaînements qui ne peuvent être que postulés dans la vie psychique propre⁵⁴. La psychologie est partout contaminée par des hypothèses. Ce constat, estime Ebbinghaus, n'est pas problématique en soi : il signifie simplement que l'idée d'une psychologie débarrassée des hypothèses est peu plausible et, partant, qu'il n'y aurait pas de différence nette entre psychologie explicative et descriptive. Dès lors, c'est toute la polémique de Dilthey contre la psychologie explicative qui serait sans objet.

Il y a au moins deux idées différentes dans cette objection d'Ebbinghaus. D'une part, il soutient que la psychologie descriptive n'échappe pas à la formulation d'hypothèses. À cela, un partisan de Dilthey peut répondre qu'il s'agit certes d'hypothèses, mais qu'elles ont néanmoins un autre statut que les hypothèses des sciences de la nature : ce sont des hypothèses fondées sur des connexions vécues, donc qui possèdent un ancrage empirique dans l'expérience interne⁵⁵. Néanmoins, même si on acceptait cette réponse, le problème demeure entier. Car d'autre part, le cœur de l'objection d'Ebbinghaus est que la « connexion de la vie » dont parle constamment Dilthey n'est *pas* donnée dans l'expérience interne. De la constatation de certaines connexions entre nos vécus, Dilthey passe, par un « saut illégitime » à l'idée que l'unité de la vie dans son ensemble nous est donnée :

Les passages d'un état dans un autre et tous les vécus singuliers possibles peuvent bien tomber dans l'expérience interne ; la connexion structurelle elle-même n'est *pas* vécue ; elle n'est *pas* l'expérience la plus vivante [...]. Représentations et volitions, plaisir et

⁵³ *Ibid.*, p. 189.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 191.

⁵⁵ C'est notamment l'idée avancée par Frischeisen-Köhler (*op. cit.*, p. 370) : « [Les prémisses psychologiques qui forment les présuppositions méthodiques pour l'appréhension d'une vie étrangère, spirituelle] sont de véritables hypothèses, mais contrairement aux hypothèses des sciences de la nature, ce sont des hypothèses qui deviennent certaines pour nous dans l'expérience interne, car elles sont tirées de l'expérience. Ainsi, admettre une unité de la personnalité est d'abord certain pour nous-mêmes ; et lorsque nous cherchons à concevoir une connexion structurelle psychique étrangère comme une unité, c'est là une hypothèse qui surgit, non pas tant de sa nécessité logique pour parvenir à la compréhension et à l'unité des *data* historiques, mais plutôt d'une expérience bien fondée et très précisément vérifiable ».

déplaisir, unité, finalité, efficacité causale : ce sont là des vécus internes véritables et effectifs. Mais que la représentation et la volonté dans leur ensemble soient au service d'un but unitaire qui est l'accroissement du plaisir, c'est là une *connexion* spécifique des vécus qui ne se trouve jamais comme telle dans la perception interne ; elle est devinée, déduite à rebours, construite, ou quelle que soit la manière dont on voudra l'appeler⁵⁶.

Encore une fois, une telle construction, selon Ebbinghaus, est inévitable et légitime. Simplement, il s'agit bien d'une construction hypothétique, et non d'une « donnée » de l'expérience interne.

Sans doute l'opposition entre Ebbinghaus et Dilthey, sur ce point, s'explique-t-elle par une série de facteurs externes, parmi lesquels il faut compter leur situation académique à Berlin et une série de tensions accumulées⁵⁷. On pourrait donc s'attendre à ce que les critiques formulées par Ebbinghaus soient guidées avant tout par la volonté de défendre le modèle « explicatif » contre le modèle « phénoménologique ». Cependant, je pense que l'objection ne dépend nullement de la thèse selon laquelle la psychologie phénoménologique procède également par hypothèses. En fait, la même objection a été soulevée par des membres de l'école de Brentano. C'est le cas de Carl Stumpf et d'Oskar Kraus.

À la suite de Hermann Paul et comme Dilthey, Stumpf considère lui aussi que les concepts socio-historiques ont leur origine dans l'expérience interne. Il adhère donc au principe de l'empirisme psychologique. Cependant, Stumpf émet à son tour une importante réserve à l'encontre du programme de Dilthey. L'expérience interne nous renseigne certes sur les « lois de structure entre les parties ou aspects d'un tout psychique », mais non sur des « connexions finales » ou des « connexions vivantes téléologiques »⁵⁸. L'idée, à nouveau, est que *certaines* connexions peuvent bien nous être données dans l'expérience interne, mais qu'une orientation téléologique de notre vie psychique totale n'apparaît jamais parmi ces connexions vécues. Comme le soutient encore Kraus, « des connexions *téléologiques* ne peuvent pas plus être constatées par perception interne, intuition ou *Wesenschau* que des connexions sociales »⁵⁹. Dilthey aurait donc raison de considérer l'expérience interne comme la source de connexions données, mais il aurait tort d'inclure la connexion totale des vécues en une « unité de la vie » au nombre des données empiriques. Cette thèse dénote, ajoute Kraus, un élargissement illégitime des frontières de la perception interne. Autrement dit, le concept diltheyen d'expérience interne est trop large. La thèse de Dilthey d'après laquelle des

⁵⁶ H. Ebbinghaus, art. cit., p. 192-193.

⁵⁷ On sait notamment que Dilthey, lors de la succession d'Eduard Zeller, craignait une « radicalisation » de la philosophie dans le sens des sciences de la nature et recommandait la nomination de Carl Stumpf contre celle d'Ebbinghaus. Voir F. Rodi, « Die Ebbinghaus-Dilthey-Kontroverse. Biographischer Hintergrund und sachlicher Ertrag », dans *Ebbinghaus-Studien 2* (1987), p. 145-154 ; rééd. dans F. Rodi, *Das strukturierte Ganze, op. cit.*, p. 173-183.

⁵⁸ C. Stumpf, art. cit., p. 63 note ; trad. Fr., p. 227 note.

⁵⁹ O. Kraus, art. cit., p. 504 note ; rééd. 1934, p. 12 note.

connexions nous sont données vaudrait pour ce que Karl Bühler a appelé des « connexions de motivation », mais elle deviendrait obscure dès que Dilthey l'étend à une « connexion de la vie » dans son ensemble : « Lorsque Dilthey a érigé le principe du caractère vécu de la connexion structurelle et de son efficacité causale dans une telle généralité, il s'est sans aucun doute fourvoyé »⁶⁰.

Qu'en est-il de cette objection ? Je pense qu'elle met en évidence une difficulté véritable et, peut-être, une faille de la théorie de Dilthey. On voit mal, en effet, ce qui autorise à dire que nous avons l'expérience d'une « connexion structurelle » de la vie dans son ensemble. Chaque expérience que j'ai de ma propre vie psychique ne m'en livre plutôt qu'une portion délimitée. La portion de ma vie psychique qui m'est actuellement donnée dans l'expérience interne possède certes un horizon de « passé » et de « futur » ou – en termes husserliens – un horizon de « rétentions » et de « protentions ». Les vécus nous apparaissent comme connectés, comme un flux continu. Mais la connexion totale des vécus, elle, ne se donne pas « en personne ». Et quand bien même, à supposer que la connexion structurelle de la vie dans son ensemble nous soit « donnée » d'une certaine façon dans l'expérience interne, elle ne serait vraisemblablement pas donnée au même titre qu'une connexion causale particulière. Je peux sans doute avoir conscience qu'un désir est causé par un autre désir, ou qu'une pensée est causée par une autre pensée, au sens où la connexion tombe pour ainsi dire « sous les yeux ». Mais si je dis que j'ai aussi conscience de la connexion totale de mes vécus, il semble que j'utilise le mot « conscience » en un sens différent et élargi. Bref, qu'il renvoie ou non à une dimension téléologique, le concept même de « vie » (*Leben*) semble déborder les limites de ce qui apparaît dans l'expérience interne, et réintroduire un élément de nature métaphysique au cœur même de l'empirisme diltheyen. Les réserves émises par Ebbinghaus, Stumpf et Kraus – pour ne mentionner qu'eux – me semblent donc légitimes.

Cela étant dit, il me semble également que le programme de l'empirisme psychologique ne dépend pas de la thèse de la « connexion de la vie ». Ce dont Dilthey a besoin, pour justifier son programme de fondation psychologie des sciences de l'esprit, c'est que soit reconnue l'asymétrie entre expérience interne et expérience externe, et que cette asymétrie soit reconnue de telle sorte que l'expérience interne nous présente des connexions qui n'apparaissent pas dans l'expérience externe. Mais nous pouvons admettre que *certaines* connexions sont données (par exemple, des connexions causales ou des connexions de motivation) et rejeter l'idée que la connexion de la vie dans son ensemble nous apparaît « en personne » dans l'expérience interne.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 499 ; rééd. 1934, p. 9.

Conclusion

Si l'interprétation présentée ici est correcte, alors le diagnostic posé par le néokantien Ernst Tröltzsch est juste : Dilthey veut « comprendre aussi le monde spirituel-sociétal à partir d'un empirisme de l'expérience vécue (*Empirismus des Erlebens*) »⁶¹. En tant que néokantien, Tröltzsch évalue négativement l'idée d'un tel empirisme psychologique, en n'y voyant rien d'autre qu'une métaphysique déguisée ou une forme illégitime de « psychologisme ». Cependant, contrairement aux néokantiens, je pense que la voie psychologique présente certains avantages. Comme le note Husserl, l'un des mérites de Dilthey est d'avoir accordé un rôle central au « fait de pouvoir faire l'expérience interne » (*innerliche Erfahrbarkeit*) des notions qui nous servent à penser le monde socio-historique⁶². Pour Dilthey, il ne s'agit donc pas de diviser les sciences d'après des préjugés métaphysiques ni d'identifier le sens (les valeurs, etc.) à des processus psychiques, mais simplement de considérer les « vécus de pensée » comme « ce qui est primaire » (*das Primäre*) : le sol à partir duquel s'édifie la conceptualité scientifique⁶³. Telle est, au fond, l'idée centrale de l'empirisme psychologique.

Toutefois, l'examen de l'objection soulevée par Ebbinghaus a mis en évidence une difficulté véritable de l'approche diltheyenne : a-t-on vraiment l'expérience vécue des *connexions* qui constituent notre vie psychique ? Sont-elles données ? Répondre à cette question implique naturellement que l'on s'entende exactement sur ce que signifie « être donné ». Mais, indépendamment de ce problème, il semble plausible de soutenir que la « connexion structurelle » de la vie dans son ensemble, à supposer qu'elle soit « donnée », ne le soit *pas au même sens* que des connexions causales particulières. Ce fait ne remet certes pas en question le principe de l'empirisme psychologique, mais il suffit probablement à faire apparaître la position de Dilthey, sur ce point précis, particulièrement problématique.

⁶¹ E. Tröltzsch, *op. cit.*, p. 513.

⁶² E. Husserl, « <Zur Auseinandersetzung mit Dilthey> » (1928), Hua IX, p. 356.

⁶³ Frischeisen-Köhler, *op. cit.*, p. 14. Carl Stumpf (art. cit., p. 24 ; trad. fr., p. 189) ne dit pas autre chose : « Ce qui est primaire, la source de toutes les activités auxquelles renvoient la théorie et l'histoire du langage, la religion, l'art, la politique et le droit, réside dans le domaine du psychique, dans les perceptions, représentations et émotions, les instincts et les décisions volontaires ».